

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 30.

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 5 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 27 JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures : Un contraste : Les événements d'Orient : Les voyages d'études autour du monde : Bélisaire. — Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite). — Le forgeron du village. — Aventures du Capitaine Hatteras (suite). — Nouvelles générales. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Neuf jours chez un Trappeur (suite). — Correspondance. — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite). — Souvenirs de familles. — Littérature canadienne : Le Roi des étudiants (suite). — Le paysan Jacques. — L'opinion du voisin. — Le jeu de Dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Gravures pour accompagner le texte des "Aventures du Capitaine Hatteras : Itinéraire du premier voyage d'études autour du monde en 1877 ; Le bâtiment de la Société des voyages d'études autour du monde ; Evénements d'Orient : Prisonniers serbes subissant l'interrogatoire devant le Pacha de Wididin ; La forteresse de Belgrade, au confluent du Danube et de la Save ; Le vieux Bélisaire ; Contraste entre la politique exercée envers les sauvages en Canada et aux Etats-Unis.

NOS GRAVURES

Un contraste. — Quelque concession que l'on soit disposé à faire en faveur de l'indignation et de la colère qu'a dû susciter le massacre du général américain Custer par les sauvages, on ne peut lire sans chagrin et dégoût la demande suivante que vient de formuler le *New-York Herald* : " Que le général Sheridan aille, dit-il, avec l'armée entière dans le pays des sauvages : qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il ait tué ou capturé le dernier Peau-rouge. Alors, nous aurons une paix durable. C'est ce que demande le pays ; rien de moins ne satisfera le peuple."

Si les Américains sont constamment en guerre avec les sauvages, c'est qu'ils méconnaissent tous les droits de ceux-ci, n'observent point les traités qu'ils font avec eux, et exercent envers eux toute sorte de spoliation et d'injustice. Après avoir assuré aux indigènes la réserve des "Black Hills," le gouvernement américain, après la découverte de l'or dans cette contrée, non-seulement ne voulut point protéger les sauvages contre l'invasion des mineurs, mais essaya de les forcer à céder le territoire. Qu'y a-t-il d'étonnant que ces natures farouches se soient vengées, et se soient emparées des chevelures de leurs envahisseurs ! La mort de Custer et de ses soldats remonte à l'infidélité du gouvernement de Washington, à la soif d'or qui possède le peuple américain, à la politique qui consiste à abrutir et opprimer les Indiens au lieu de les civiliser et de les protéger.

En Canada, nous avons des tribus plus nombreuses, et cependant nous n'avons jamais à nous plaindre de nos sauvages ; au contraire, nous les comptons comme ajoutant à notre force numérique, et formant une portion utile et notable de notre population. Pourquoi cette différence ! C'est que, comme le reconnaît le *New-York Sun*, nous respectons les traités que nous faisons avec eux, nous maintenons leurs droits, et nous les protégeons contre la cupidité et l'injustice. "Quand des sauvages, dit le *Sun* avec étonnement, sont assassinés ou pillés par des blancs, en Canada, les coupables sont punis aussi sévèrement que si c'eût été les blancs qu'on eut outragés." Tandis que chez nous (aux Etats-Unis), c'est à peine si nous reconnaissons aux Indiens le droit d'exister. Des bandes paisibles et amies ont été gratuitement exterminées, non-seulement par les bandits des frontières, mais par les troupes régulières sous le commandement d'officiers supérieurs."

Nous avons à nous féliciter que notre gouvernement ait compris son devoir envers les sauvages. Espérons que la sagesse qui, jusqu'ici, a guidé ses conseils sur ce point, nous évitera à l'avenir les massa-

cles et les horreurs de toute sorte dont les territoires occidentaux des Etats-Unis sont maintenant le théâtre. G. E. D.

Les événements d'Orient. — Nous donnons deux gravures qui intéresseront en ce moment nos lecteurs. L'une représente le Pacha de Wididin, entouré de ses officiers et conduisant l'examen des prisonniers serbes amenés devant lui. L'autre donne une idée de la forteresse de Belgrade, le château-fort des Serbes. Le nom de Belgrade signifie ville-blanche. C'était anciennement le chef-lieu de la principauté de Servie. La ville compte 40,000 habitants. Elle est défendue par deux citadelles et des murs d'enceinte. Belgrade est célèbre dans l'histoire militaire des Turcs. Elle a été plusieurs fois prise et reprise : en 1521, par Soliman II ; en 1688, par le duc de Bavière, pour l'Autriche ; en 1690, par les Turcs ; en 1717, par le prince Eugène ; en 1789, par Laudon ; en 1806, par Czerni Georges et les Serbiens insurgés ; en 1812, par les Turcs ; en 1820, les fortifications furent rendues beaucoup plus formidables, et depuis ce temps, la ville n'a pas changé de maîtres. G. E. D.

Les voyages d'études autour du monde. — On s'occupe beaucoup en ce moment des voyages autour du monde, qu'une Société, dirigée par les hommes les plus distingués et placée sous le patronage de sociétés savantes, organise pour donner à des jeunes gens riches un complément d'instruction pratique.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cette excellente idée qui rencontre d'unanimes sympathies, et dont l'exécution rendra assurément de grands services.

La carte de l'itinéraire du premier voyage, qui aura lieu l'an prochain, selon toute apparence, montrera à nos lecteurs que c'est bien là un voyage sérieux, complet, et non pas un de ces tours de force auxquels la plume humoristique de M. Jules Verne sait donner tant d'intérêt.

Un artiste de talent, M. Henri Zuber, ancien officier de notre marine nationale, a fait un dessin du navire des Voyages d'études autour du monde, qu'il a pris soin d'exécuter d'après les plans mêmes du bâtiment (dus à l'illustre ingénieur M. Dupuy de Lôme). C'est la reproduction de ce dessin que nous publions aujourd'hui.

Nous aurions voulu montrer également les emménagements de ce magnifique navire, où tout sera installé de manière à rendre le voyage agréable et l'étude facile ; mais l'abondance des matières nous oblige à y renoncer, au moins provisoirement.

Nous ne terminerons pas cette courte notice sans rendre hommage à l'intelligente initiative que des hommes tels que MM. F. de Lesseps, E. Levasseur, Ed. André, Hipp. Passy, Bischoffsheim, Levalley, ont prise pour doter la France d'une institution utile, œuvre toute de progrès et d'actualité, et à laquelle chaque année apportera de nouveaux éléments de prospérité.

Bélisaire. — La tradition de Bélisaire aveugle, mendiant son pain parmi ce peuple qui l'avait acclamé le jour de son triomphe, est bien touchante. Bélisaire était un grand général romain. Il avait vaincu les Perses, enlevé Carthage aux Vandales, qu'il chassa d'Afrique ; il avait

repris sur les Goths, Catane, Palerme, Syracuse, en Sicile ; il avait chassé les Goths de Naples et de Rome, après un long siège ; poursuivi Vitigès jusqu'à Ravenne, et l'avait emmené prisonnier à Constantinople ; après avoir de nouveau combattu Chosroës, roi des Perses, il était revenu à Rome qu'il arracha des mains de Totila, le guerrier barbare. Et cependant, au déclin de sa vie, on nous le montre disgracié, pauvre et aveugle, réduit à se confier à la direction d'une enfant, lui qui avait conduit à la victoire les armées de l'Empire ; obligé de mendier son pain, lui qui avait eu à ses pieds les trésors des Perses, des Africains, des Goths, et de qui dépendait jadis le salut de Rome elle-même. C'est la période de sa vie qui a le plus intéressé le monde entier. Le peintre français, M. Cot, en a fait le sujet du délicieux tableau que nous reproduisons. Marmontel a écrit un roman basé sur cette triste fin d'une carrière brillante. Et cependant, tout cela n'est qu'une fable inventée par le poète Tzetzès. Car la vérité de l'histoire est que, quoiqu'accusé de conspiration et disgracié, Bélisaire fut réinstallé dans les bonnes grâces de l'empereur, et mourut l'an 565, dans l'aisance. G. E. D.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (I.) (Suite)

Le Hollandais Vaf der Duyn, un peu peut-être par rancune nationale, trouve que la princesse "à l'air d'un garçon mutin en cotillon ;" Bollman dans ses lettres en fait un meilleur portrait, qui n'exclue point cependant tout-à-fait l'idée qui a inspiré ce mot :

La malheureuse situation dans laquelle a grandi cette princesse a eu une assez heureuse influence sur son éducation — du moins elle l'a préservée de cette épuisement, de cet appauvrissement du caractère, qui sont si communs dans la vie des cours. Elle sent fortement et sait aussi vouloir fortement. Si elle entend une tragédie, elle verse des flots de larmes ; à la comédie, elle rira de toutes ses forces. Elle salue sans gêne, de sa loge, tous ceux qu'il lui plaît de reconnaître — c'est une singulière princesse, mais une créature très-intéressante.

Ces rudes coups de pinceau ne font qu'une ébauche, mais dans leur sincérité ils expliquent assez bien comment, avec un caractère aussi décidé et même aussi impétueux, la princesse s'était fait adorer de tout le monde.

L'histoire de la violente querelle qu'elle eut avec son père, et de ses démêlés avec les ministres, serait trop longue à raconter. Lord Liverpool, en s'occupant avec tant de persévérance de ce mariage au milieu des grands événements de cette époque (les dernières guerres de l'empire et la seconde guerre d'Amérique), montrait quelle importance il y attachait. L'épisode le plus important de cette lutte d'une faible fille contre un gouvernement qui, dans le moment même, triomphait du premier Napoléon, est très-bien décrit par M. Saint-René Taillandier. Le régent avait fait ce qu'il croyait un coup d'état. Il

(1) A Journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV. by the late F. Charles Greville ; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York : Appleton et cie., 1875, 2 vols. — Papers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8. — Le médecin de la reine Victoria. — Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

s'était rendu à Warwick house, il avait congédié toutes les personnes de l'entourage de la princesse, et en punition de sa révolte, il lui avait notifié son exil à Cranbourn Lodge, près de Windsor. Celle-ci, usant de ruse malgré sa colère, demanda la permission de se retirer dans sa chambre pour réfléchir ; mais elle ne fut pas plutôt sortie de l'appartement qu'elle se fit conduire chez sa mère à Connaught Place. Ce coup de tête pouvait faire perdre aux amis de la princesse les avantages de la position qu'une résistance purement négative pouvait seule leur faire conserver, mais qui disparaissaient dès qu'elle prenait pour bien dire l'offensive. Aussi se joignirent-ils tous, y compris sa mère, aux efforts du duc d'York, que le régent, un peu déconcerté, avait envoyé auprès d'elle.

Dans une savante étude sur lord Brougham, insérée ici même, dit M. Saint-René Taillandier, M. le vicomte d'Haussonville a rappelé les principaux incidents de la scène de Connaught Place. On ne connaissait pas alors les péripéties de la lutte à laquelle nous font assister les confidences de Stockmar. On devait donc trouver un peu étrange les faits racontés par l'illustre lord. Cette jeune fille éplorée, indignée, s'attachant à sa mère et résistant au frère du prince régent, ces menaces, ces pleurs, ces cris, le bruit qui se répand à l'entour, les curieux qui s'attroupaient, l'arrivée du grand orateur populaire qui obtient la soumission de sa royale cliente en évoquant à ses yeux l'image de l'émeute déchaînée par la ville, des lois violées, du sang répandu — tout cela paraît un peu théâtral, un peu déclamatoire, et je ne métonne pas que notre collaborateur ait conçu quelques doutes sur la fidélité de ce tableau. Lord Brougham n'avait-il pas arrangé après coup ce dramatique épisode pour donner plus de relief au rôle qu'il y avait joué ? Eh bien ! non, pas le moins du monde. Le seul défaut du récit, c'est que le lecteur n'y est pas suffisamment préparé. Les documents que nous fournit Stockmar expliquent aujourd'hui toute la scène, en nous permettant d'y replacer chaque chose en son vrai jour.

Vous voyez plutôt. C'est pénibles débats ont duré presque toute la nuit. Le duc d'York, le duc de Sussex, lord Eldon, M. Brougham, ont employé tous les arguments pour décider la princesse à se soumettre. Sa mère elle-même, la princesse de Galles, assistée de Lady Caroline Lindsay et de miss Mercer Elphinstone, a dit tout ce qu'elle pouvait dire pour vaincre son obstination ; la jeune princesse est inflexible. Sombre, irritée, tantôt elle ne répond rien, tantôt elle tient tête aux plus habiles. Au milieu de ces escarmouches, qui s'arrêtaient de temps à autre pour recommencer de plus belle, la nuit était fort avancée lorsque la princesse Charlotte, s'adressant à M. Brougham, lui jette vivement cette plainte et ce reproche :

"Ainsi donc, vous aussi vous m'abandonnez, vous me livrez au pouvoir de mon père, quand le peuple prendrait pour moi !" Brougham lui avait expliqué déjà que la loi était expresse, qu'une décision prise sous le règne de George Ier ne laissait aucun doute à cet égard, que le roi ou le régent avait le droit, le droit absolu, de régler le sort de toutes les personnes de la famille royale pendant leur minorité. Orateur populaire au nom de la loi, Brougham ne voulut pas se laisser mettre en désaccord avec les sentiments du peuple. Le reproche l'avait piqué au vif. Il prit la main de la princesse et la conduisit vers la fenêtre du salon. L'aube commençait à luire. Il devait y avoir précisément ce jour-là une élection dans Westminster pour le remplacement de lord Cochrane. Brougham montre à la princesse le beau quartier qu'on aperçoit de ses fenêtres, le parc, les avenues, les rues spacieuses : " Dans quelques heures, lui dit-il, la foule se pressera ici, comme elle fait aux jours de scrutin. Je n'aurais qu'à paraître avec votre altesse sur le balcon, je n'aurais qu'à prononcer quelques mots, et vous verriez tout le peuple de cette vaste métropole accourir pour vous défendre ; mais ce triomphe d'une heure serait chèrement acheté par les conséquences qui ne manqueraient pas de se produire immédiatement ; les troupes se précipiteraient pour réprimer toute atteinte à la loi de l'Angleterre, il y aurait du sang répandu, et, pendant tout le reste de vos jours, vous seriez poursuivie par

le souvenir odieux qui s'attache dans ce pays à quiconque cause de telles calamités par la violation de la loi." Brougham ajoute dans son récit : "Ce n'est pas une défaillance de cœur, ce n'est pas un élan d'affection filiale, ce sont ces considérations qui la déterminèrent à retourner chez elle." Dira-t-on que c'est là une scène théâtrale ? Je ne le pense pas. C'est une scène très-britannique. Pour ma part, j'aime mieux voir la princesse Charlotte, après cette longue résistance, se rendre à la voix de l'orateur whig invoquant le respect de la loi qu'à toutes les instances du duc d'York et du lord chancelier.

Plusieurs circonstances avaient amené cette crise. Après l'entrée des alliés dans Paris et la première abdication de Napoléon, les souverains s'étaient rendus à Londres, et de grandes fêtes leur avaient été données. Le régent avait tenu la princesse de Galles, son épouse, éloignée de ses fêtes, et la princesse Charlotte, prenant avec raison la part de sa mère, sut un très-mauvais gré au prince d'Orange d'y avoir assisté. Le pauvre prince avait tort, doublement tort, triplement tort. En premier lieu, la princesse Charlotte était dans son droit ; c'était un mauvais procédé de sa part, et sa fiancée devait le ressentir ; en second lieu, il n'était point tellement aimé qu'il pût se permettre une telle offense ; enfin, *last though not least*, il surgissait un rival qu'on lui préféra tout d'abord.

Parmi les brillants satellites qui formaient une pléiade autour des souverains alliés, se trouvait le jeune prince Léopold de Saxe-Cobourg. Sa beauté, sa jeunesse, son élégance, sa tenue irréprochable en firent de suite l'admiration, ou, comme on dirait en France aujourd'hui, la *coqueluche* de tout ce monde royal. On dut s'écrier, comme plus tard, lors de son mariage : "What a charming prince ! What a perfect english gentleman !"

C'était là pour les *ladies* le *nee plus ultra* des formules admiratives. La princesse Charlotte fut de l'avis de tout le monde, et nous croyons même, un peu de son propre avis avant que ce fut celui des autres. Ce n'était point le prince Léopold qui aurait logé chez son tuteur, et qui serait revenu des courses d'Epsom ivre, sur le siège du cocher ! Il était fait dans ce moule correct et élégant, dans lequel fut aussi façonné le prince Albert, seconde édition à tous égards du prince Léopold et à qui le baron Stockmar servit également de Mentor.

Plus tard, cependant, cette élégante froideur germanique déplut en Angleterre, et Grenville, à la date du mois de décembre 1819, enrégistra ainsi son opinion sur le prince, alors veuf de la princesse Charlotte : "Je suis allé à Oatlands (résidence du duc de York). Le prince Léopold est venu dîner ici, samedi. Il est très-engageant (*dull*), et lourd dans ses manières, et il paraît comme accablé du poids de sa dignité. Ce prince ne réussira pas ici ; tout le monde, il est vrai, est aimable pour lui, à raison de l'intérêt qu'il a inspiré lors de la mort de la princesse, et cet intérêt n'est pas encore épuisé. Il ne paraît y avoir aucune malice chez lui (*no harm in him*), mais tout le monde compare ses manières à celles du duc de York, et le contraste ne lui est point favorable."

Stockmar, sans le vouloir, rend bien compte de ce manque de sympathie qui s'est accentuée en diverses circonstances à l'égard de son élève, et il en est bien probablement lui-même coupable au premier chef. La sympathie n'est jamais que réciproque, et toute cette sagesse allemande qui se compose de vertus négatives, et qui était l'art favori de Humboldt, de Bunsen et de l'école à laquelle appartenait Stockmar lui-même, laissera toujours le monde assez indifférent à ses résultats, même les plus heureux. Sans aller aussi loin que Goëthe qui voulait éviter toute émotion, même les plus saintes et les plus légitimes, afin de vivre plus longtemps en ne dérangeant point l'équilibre de son âme, Stockmar était certainement dans la même voie, et une seule citation le ferait aisément comprendre ; mais il faut ajouter qu'il y a dans tout l'ouvrage comme la mise en pratique de la théorie, que cette citation résume. Le médecin, venu à la cour d'Angleterre avec le mari de la reine future, avait été d'abord reçu assez froidement, et

les autres officiers de la maison royale en faisaient assez peu de cas. Là-dessus, Stockmar remarque : "Je suis entouré de tout le bruit du monde *fashionable*, et au milieu de tout cela je suis dans la solitude, souvent seul des journées entières ; mes livres sont ma société, mes amis, mes seuls amours. A cela, cependant, il y a une compensation, c'est le calme, la tranquillité, le contentement qui en résultent. Ces sentiments augmenteront à mesure que je me persuaderai que le meilleur côté de la vie consiste réellement et uniquement dans ses conditions négatives, c'est-à-dire, pour me servir des propres expressions de Schopenhauer, que le vrai bonheur de l'homme consiste dans l'exemption des chagrins et des souffrances."

Lorsqu'en 1814, le prince avait fait sa première visite à Londres au milieu des fêtes et avec tout le prestige des vainqueurs de la France, et n'ayant peut-être pas encore pris les sages leçons de Stockmar, ce fut dans la société anglaise un engouement qui n'eut d'égal, plus tard, que celui dont le grand duc Nicolas, de Russie fut l'objet. Madame Campbell, la dame d'honneur de la princesse, disait de ce dernier : "Quel aimable homme ! Il est diablement beau (*devilishly handsome*) ! il sera le plus bel homme de l'Europe !"

Se faire accepter par le régent n'était point chose facile de l'humeur dont il était et en cela le prince montra la plus grande habileté, une réserve, et pour bien dire une coquetterie diplomatique qui eurent un plein succès. Les ministres, les membres de la famille royale, particulièrement les ducs d'York et de Kent lui furent bientôt favorables, ils joignirent leurs instances au désir exprimé par la princesse pour le faire revenir à Londres l'année suivante. Mais, craignant avec raison d'irriter le régent dont il avait su comprendre de suite le caractère, Léopold attendit, et en janvier 1816, il reçut une invitation de se rendre à la cour d'Angleterre. Le mariage eut lieu le 2 mai. L'enthousiasme populaire était grand : le nouveau couple royal avait tout ce qu'il fallait pour en justifier même l'extravagance. L'Angleterre était alors à l'apogée de sa puissance ; elle sortait d'une lutte où elle avait triomphé du triomphateur de l'Europe, elle restait maîtresse des mers et puissante sur ce continent d'où Napoléon avait voulu l'exclure. A cette brillante situation, il y avait cependant bien des taches, la dette publique était énorme et le régent ne paraissait pas s'en soucier. Les taxes augmentaient, et celle sur les céréales amenait aux portes de l'Angleterre la hideuse disette, plus hideuse encore que la banqueroute dont Mirabeau avait menacé son pays. L'esprit de dissipation du régent, son odieuse conduite envers son épouse indignaient les classes populaires. On voyait donc avec une très-grande complaisance ce nouveau ménage royal si bien assorti, et qui promettait à l'Angleterre, plus tard, un règne heureux et une cour plus morale que celle dont les scandales faisaient tant de bruit.

C'était sur toute la ligne un épithalame continu, et cette fois du moins, les dythirambes officiels n'étaient point menteurs. Stockmar peint dans des termes presque émus la félicité parfaite des jeunes époux : "Mon maître, écrit-il, est le meilleur des maris qu'il y ait dans les cinq parties du monde, et sa femme a pour lui une somme d'affection qui ne peut-être comparée qu'au total de la dette de l'Angleterre."

Ce bonheur de famille, qui était en même temps une félicité publique, fut augmenté, en 1817, par l'annonce de la grossesse de la princesse.

Mais dans les choses de ce monde, selon une allégorie beaucoup trop vieille, parce qu'elle est beaucoup trop vraie, le serpent est toujours caché sous les fleurs ; la mort sournoise guette sa victime au milieu des fêtes et des réjouissances. Que de brillants et frais tableaux qui, à l'arrière plan, si l'on pouvait tout voir, laisseraient paraître le spectre du malheur, nain hideux, qui va bientôt grandir, grandir et s'avancer comme dans une fantasmagorie et dévorer tout le reste !

Qui n'a pas été, dans ces dernières années, vivement ému du sort de ce jeune

couple parti de Miramar pour aller rétablir le trône de Montézuma ? Tout souriait à leur avenir ; ils étaient jeunes, entourés d'une cour brillante, et placés sous la protection des plus grandes puissances de l'Europe. Quel terrible fantôme, cependant, les suivait pas à pas, se dissimulant dans l'éclat de leur marche triomphale ! La sanglante tragédie de Queretaro, les scènes plus dramatiques qu'aucune de celles de Shakespeare, amenées parla folie de la fille du second mariage de Léopold, de l'impératrice Charlotte, héritière du nom et du malheur de la princesse qui nous occupe en ce moment, tout cela ne semble-t-il pas renouvelé de la fatalité antique ? Mais ces récentes catastrophes ont été suivies de tant d'autres, plus générales et plus retentissantes, qu'elles sont déjà presque oubliées !

Il n'en fut pas ainsi de la mort de la princesse Charlotte ; l'Angleterre la pleura longtemps, le deuil fut général en Europe et dans toutes les colonies anglaises, et l'on en parlait encore en Canada bien des années après ce sinistre événement (2).

Stockmar raconte dans les plus grands détails cette navrante histoire. Il nous fait voir le peuple anglais tressaillant de bonheur, en apprenant que ses espérances allaient être réalisées, que le sceptre tomberait entre les mains d'un prince ou d'une princesse formé par un père et une mère plus dignes de cette tâche que George IV et son épouse. Il nous montre John Bull pariant des sommes énormes sur le sexe de l'enfant attendu avec tant d'impatience, et les habiles prédisant que les fonds monteraient à la bourse de six pour cent si c'était un garçon, mais de deux et demi seulement *si ce n'était qu'une fille* ; il nous apprend aussi avec une modestie réelle ou feinte, que les ambassadeurs des puissances étrangères, afin d'avoir de plus prompts et de plus sûres nouvelles de l'intéressante malade, lui faisaient de fréquentes et aimables visites *à lui, le pauvre docteur*.

Le moment critique venu, on voit se réunir tous les grands dignitaires de l'état, pour constater la naissance d'un héritier du trône ; on suit les péripéties du drame, on est témoin d'un premier désappointement lorsqu'il est constaté que l'enfant est mort avant de voir le jour ; mais, Dieu merci, la vie de la mère paraît sauvée !

Consolations de quelques instants seulement ! bientôt le Dr. Croft vient chercher Stockmar ; il lui dit que la princesse est mal, très-mal, et le presse de se rendre auprès d'elle ; l'état dans lequel il la trouve, ce cri familier : *Stockey ! Stockey !* qu'elle pousse lorsqu'il quitte la chambre et qui dut retentir longtemps à ses oreilles, la triste mission qu'on lui donna d'aller informer le prince de son malheur, la stupeur de celui-ci, qui, après avoir passé trois jours et trois nuits au chevet de la malade, croyant tout danger passé, prenait enfin quelque repos ; la scène de désolation qui suivit et pendant laquelle le prince fit promettre à Stockmar de toujours rester auprès de lui, tout cela est dit d'une manière très-naturelle et qui laisse une profonde impression.

Mais ici se place une question personnelle à Stockmar et sur laquelle il faut avouer qu'il s'étend trop longuement. Il donne prise aux accusations d'égoïsme que M. Saint-René Taillandier ne se fait pas faute de porter contre lui, dans des termes assez vifs (quoiqu'il déclare ne pas avoir de parti pris), pour en faire un petit à-compte sur la future revanche de Sédan.

Dès le principe, Stockmar avait refusé péremptoirement de soigner la princesse dans sa grossesse, connaissant trop bien, dit-il, l'orgueil de la nation et son mépris de l'étranger, pour prendre une aussi grave responsabilité. Il s'aperçut de graves erreurs dans le traitement, mais se contenta de les indiquer au prince. Il trouva aussi que l'on aurait dû recourir à des moyens mécaniques, et ne pas s'en fier à la nature

dans l'opération. Il dit, même assez carrément, que la princesse a été sacrifiée à une théorie erronée, et en même temps il se félicite de ne pas être intervenu, même dans ce moment.

Là-dessus, reprend le critique de la *Revue des Deux-Mondes*, le défiant docteur se complait encore dans l'admiration de sa prudence. Il ne s'aperçoit pas qu'en faisant le procès à l'orgueil britannique, il met en toute lumière la grossièreté de l'égoïsme tudesque. Il faut l'entendre énumérer tous les avantages de sa diplomatie : "Le strict accomplissement du plan de conduite que je m'étais tracé eut pour moi ce résultat, que mes collègues furent toujours pleins de bienveillance à mon égard, et que j'échappai au reproche d'avoir cherché profit et honneur sans y être appelé." Et comment donc, la princesse Charlotte, monsieur le docteur ? la femme du prince dont vous prétendez être l'ami dévoué ? vous la voyez exposée à de graves périls, vous croyez pouvoir la sauver, et vous ne pensez qu'à vous ! Cette idée, comme une flèche aigüe, semble atteindre un instant l'épaisse conscience du docteur allemand ; il la rejette aussitôt et se justifie avec emphase...

Un peu plus loin, notre critique, à propos du suicide de Sir Richard Croft, prétend que cet autre sinistre dut inspirer à Stockmar un *remords* ; encore un peu, et il allait dire que l'Allemand aurait eu plus de raisons d'en faire autant !

Celui-ci, dans une espèce d'apostrophe qui se trouve dans son journal, s'écrie : "Pauvre Croft ! Est-ce que cela ne ressemble pas à une mauvaise tentation qui aurait pu entraîner un homme plus fort que toi ? Si tu as commis une erreur dans le traitement, l'erreur n'était-elle point facile dans un pareil cas ? Le défaut de réflexion, une confiance excessive dans ton expérience t'empêcha de bien calculer ce que tu devais faire ! Après la catastrophe, des doutes ont dû s'élever dans ton esprit, et ces doutes, joints à l'impossibilité de prouver au public ton innocence, devinrent un martyr pour toi. Que tes cendres reposent en paix ; nulle autre faute ne pèse sur toi, que celle de ne pas avoir été exceptionnellement sage, ni exceptionnellement fort." Voilà sans doute une singulière oraison funèbre, et nous sommes surpris que M. Saint-René Taillandier n'ait point traduit ce passage pour en tirer parti.

P. C.

(A continuer)

LE FORGERON DU VILLAGE

A l'ombre du grand marronnier travaille le forgeron du village. C'est un maître homme que notre forgeron, avec ses mains puissantes et nerveuses ; les muscles de ses bras noirs sont forts comme des barres de fer.

Ses longs cheveux noirs sont crépus, sa figure est couleur de tan ; sur son front perle l'honorable sueur du travail. Il gagne ce qu'il peut ; mais il a le droit de regarder en face le monde tout entier, car il ne doit rien à personne.

De semaine en semaine, du matin jusqu'au soir, on entend le roulement de son soufflet, les coups lents et cadencés de son lourd marteau qui retombe sur l'enclume ; on dirait le tintement de la cloche du village, à l'heure où le soleil descend sur l'horizon.

Les enfants qui reviennent de l'école s'arrêtent à la porte pour regarder dans la forge. C'est si amusant de voir le feu de la fournaise, d'entendre le roulement du soufflet, d'attraper au vol les étincelles brûlantes qui jaillissent sous le marteau, comme les brins de paille sous le fléau des batteurs de blé !

Le dimanche, il s'en va à l'église. Assis entre ses garçons, il écoute le sermon du pasteur ; il écoute aussi la voix de sa fille, qui chante avec les autres jeunes filles du village, et son cœur se réjouit.

Mais, pour lui, entendre la voix de cette enfant, c'est comme s'il entendait la voix de la mère, qui chante en paradis ! Alors, sans qu'il le veuille, sa pensée se reporte vers celle qui est couchée dans son tombeau. Du revers de sa rude main calleuse il essuie une larme au bord de ses yeux.

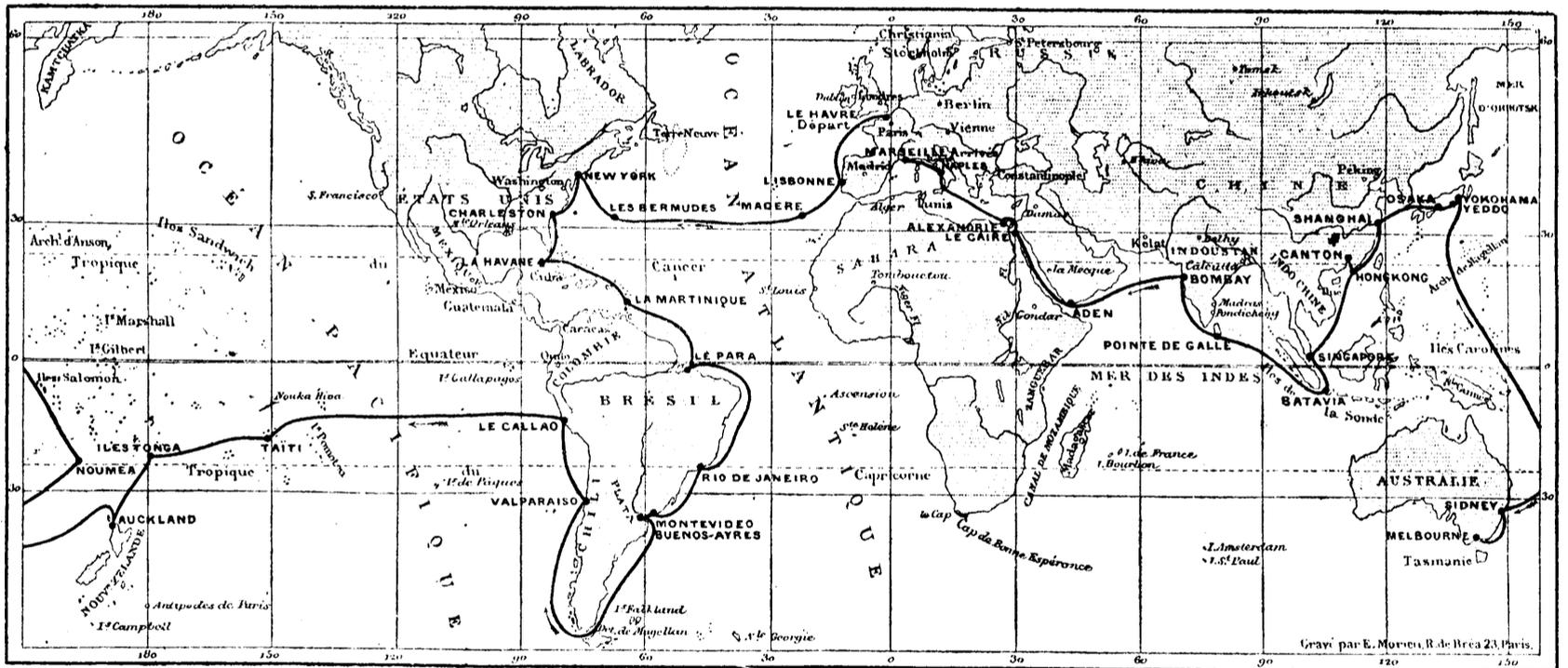
Voilà comme, à travers les labeurs, les joies, les chagrins, le forgeron s'en va cheminant sur la route de la vie. Chaque matin voit commencer une nouvelle tâche que le soir voit terminée. Avoir entrepris et achevé, c'est avoir bien gagné le repos de la nuit.

Merci, mon brave ami, merci de la leçon que tu m'as donnée. Oui, ta forge est l'image de la vie ; c'est à la fournaise de la vie que nous travaillons notre destinée ; c'est sur l'enclume retentissante de la vie que nous donnons la dernière forme à chacune de nos pensées, à chacune de nos actions, après qu'elles ont passé par le feu ! — Traduit de LONGFELLOW.

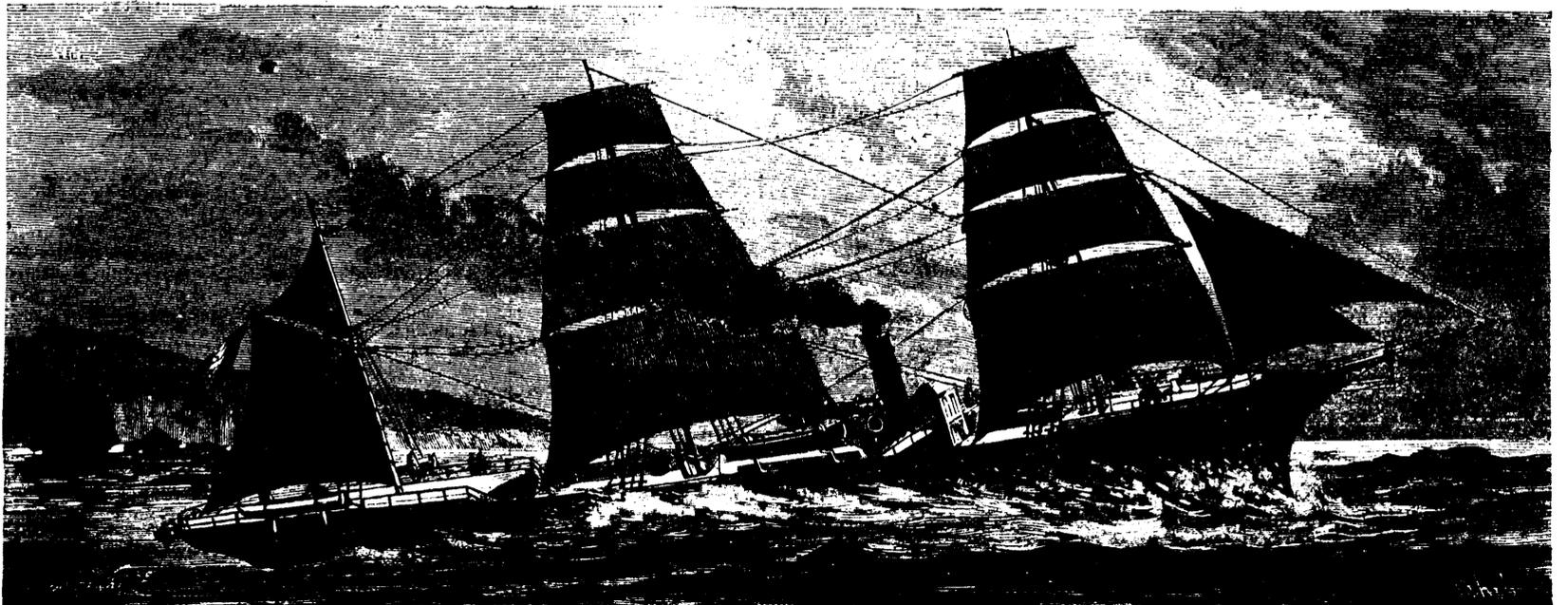
(2) La mode qui s'empara de tout ne manqua point cette occasion. Tout ce qui n'était point à la *Wellington* ou à la *Waterloo* était à la *princesse Charlotte*. Nous nous rappelons avoir vu dans notre enfance de grandes gravures noires enluminées de rouge qui représentaient les funérailles de la princesse ; les bijoux, les montres, les tabatières, les petits objets de toilette des dames, portaient ou le portrait ou le nom de cette princesse.



GRAVURES POUR ACCOMPAGNER LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"



ITINÉRAIRE DU PREMIER VOYAGE D'ÉTUDES AUTOUR DU MONDE EN 1877.—DISTANCE À PARCOURIR : ENVIRON 14,000 LIEUES MARINES



LE BATIMENT DE LA SOCIÉTÉ DES VOYAGES D'ÉTUDES AUTOUR DU MONDE
Vitesse, 13 nœuds—Longueur, 260 pieds—Puissance de la Machine, 1,200 chevaux indiqués

AVENTURES

CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE IX.—UNE NOUVELLE

Le cercle polaire était enfin franchi ; le *Forward* passait, le 30 avril, à midi, par le travers d'Holsteinborg ; des montagnes pittoresques s'élevaient dans l'horizon de l'est. La mer paraissait pour ainsi dire libre de glaces, ou plutôt, ces glaces pouvaient être facilement évitées. Le vent sauta dans le sud-est, et le brick, sous sa misaine, sa brigantine, ses huniers et ses perroquets, remonta la mer de Baffin.

Cette journée fut particulièrement calme, et l'équipage put prendre un peu de repos ; de nombreux oiseaux nageaient et voltigeaient autour du navire ; le docteur remarqua, entre autres, des alca-alla, presque semblables à la sarcelle, avec le cou, les ailes, le dos noirs et la poitrine blanche ; ils plongeaient avec vivacité, et leur immersion se prolongeait souvent au-delà de quarante secondes.

Cette journée n'eût été marquée par aucun incident nouveau, si le fait suivant, quelque extraordinaire qu'il paraisse, ne se fût produit à bord.

Le matin, à six heures, en rentrant dans sa cabine après son quart, Richard Shandon trouva sur sa table une lettre avec cette inscription :

« Au commandant Richard Shandon, à bord du *Forward*. »

« Mer de Baffin. »

Shandon ne put en croire ses yeux ; mais avant de prendre connaissance de cette étrange correspondance, il fit appeler le docteur, James Wall, le maître d'équipage, et leur montra cette lettre.

« Cela devient particulier, fit Johnson. — C'est charmant ! pensa le docteur. — Enfin, s'écria Shandon, nous connaissons donc ce secret... »

D'une main rapide, il déchira l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Commandant,

« Le capitaine du *Forward* est content du sang-froid, de l'habileté et du courage que vos hommes, vos officiers et vous, vous avez montré dans les dernières circonstances ; il vous prie d'en témoigner sa reconnaissance à l'équipage. »

« Veuillez vous diriger droit au nord vers la baie de Melville, et de là vous tenterez de pénétrer dans le détroit de Smith. »

« Le capitaine du *Forward*. »

« K. Z. »

« Ce lundi, 30 avril, par le travers du cap Walsingham. »

« Et c'est tout ? s'écria le docteur. — C'est tout, » répondit Shandon.

La lettre lui tomba des mains. « Eh bien, dit Wall, ce capitaine chimérique ne parle même pas de venir à bord ; j'en conclus qu'il n'y viendra jamais. »

« Mais cette lettre, fit Johnson, comment est-elle arrivée ? »

Shandon se taisait. « M. Wall a raison, répondit le docteur, qui, ayant ramassé la lettre, la retournait dans tous les sens ; le capitaine ne viendra pas à bord par une excellente raison... »

« Et laquelle ? demanda vivement Shandon. — C'est qu'il y est déjà, répondit simplement le docteur. »

« Déjà ! s'écria Shandon, que voulez-vous dire ? — Comment expliquer sans cela l'arrivée de cette lettre ? »

Johnson hochait la tête en signe d'approbation.

« Ce n'est pas possible ! fit Shandon avec énergie. Je connais tous les hommes de l'équipage ; il faudrait donc supposer que ce capitaine ne se trouvât parmi eux depuis le départ du navire ? Ce n'est pas possible, vous dis-je ! Depuis plus de deux ans, il n'en est pas un que je n'aie vu cent fois à Liverpool ; votre supposition, docteur, est inadmissible ! »

« Alors, qu'admettez-vous, Shandon ? — Tout, excepté cela. J'admets que ce capitaine, ou un homme à lui, que sais-je ? a pu profiter de l'obscurité, du brouillard, de tout ce que vous voudrez, pour se glisser à bord ; nous ne sommes pas éloignés de la terre ; il y a des kaïaks d'Esquimaux qui passent inaperçus entre les glaçons ; on peut donc être venu jusqu'au navire, avoir remis cette lettre... le brouillard a été assez intense pour favoriser ce plan... »

« Et pour empêcher de voir le brick, répondit le docteur ; si nous n'avons pas vu, nous, un intrus se glisser à bord, comment, lui, aurait-il pu découvrir le *Forward* au milieu du brouillard ? »

« C'est évident, fit Johnson. — J'en reviens donc à mon hypothèse, dit le docteur. Qu'en pensez-vous, Shandon ? »

« Tout ce que vous voudrez, répondit Shandon avec feu, excepté que cet homme soit à mon bord. — Peut-être, ajouta Wall, se trouve-t-il dans l'équipage un homme à lui qui a reçu ses instructions ? »

« Peut-être, fit le docteur. — Mais qui ? demanda Shandon. Je connais tous mes hommes, vous dis-je, et depuis longtemps. »

« En tout cas, reprit Johnson, si ce capitaine se présente, homme ou diable, on le recevra ; mais il y a un autre enseignement, ou plutôt un autre renseignement à tirer de cet lettre. »

« Et lequel ? demanda Shandon. — C'est que nous devons nous diriger non-seulement vers la baie Melville, mais encore dans le détroit de Smith. »

« Vous avez raison, répondit le docteur. — Le détroit de Smith, répliqua machinalement Richard Shandon. »

« Il est donc évident, reprit Johnson, que la destination du *Forward* n'est pas de rechercher le passage du nord-ouest, puisque nous laisserons sur notre gauche la seule entrée qui y conduise, c'est-à-dire le détroit de Lancaster. Voilà qui nous présage une navigation difficile dans des mers inconnues. »

« Oui, le détroit de Smith, répondit Shandon ; c'est la route que l'Américain Kane a suivie en 1853, et au prix de quels dangers ! Longtemps on l'a cru perdu sous ces latitudes effrayantes ! Enfin, puisqu'il faut y aller, on ira ! mais jusqu'où ! Est-ce au pôle ? »

« Et pourquoi pas ? s'écria le docteur. La supposition de cette tentative insensée fit hausser les épaules au maître d'équipage. »

« Enfin, reprit James Wall, pour en revenir au capitaine, s'il existe, je ne vois guère, sur la côte du Groënland, que les établissements de Disko ou d'Uppernawik où il puisse nous attendre ; dans quelques jours, nous saurons donc à quoi nous en tenir. »

« Mais, demanda le docteur à Shandon, n'allez-vous pas faire connaître cette lettre à l'équipage ? »

« Avec la permission du commandant, répondit Johnson, je n'en ferais rien. »

« Et pourquoi cela ? demanda Shandon. — Parce que tout cet extraordinaire, ce fantastique, est de nature à décourager nos hommes. Ils sont déjà fort inquiets sur le sort d'une expédition qui se présente ainsi. Or, si on les pousse dans le surnaturel, cela peut produire de fâcheux effets, et au moment critique nous ne pourrions plus compter sur eux. Qu'en dites-vous, commandant ? »

« Et vous, docteur, qu'en pensez-vous ? demanda Shandon. — Maître Johnson, répondit le docteur, me paraît sagement raisonner. »

« Et vous, James ? — Sauf meilleur avis, répondit Wall, je me range à l'opinion de ces messieurs. »

Shandon se prit à réfléchir pendant quelques instants ; il lut attentivement la lettre.

« Messieurs, dit-il, votre opinion est certainement bonne, mais je ne puis l'adopter. »

« Et pourquoi cela, Shandon ? demanda le docteur. — Parce que les instructions de cette lettre sont formelles ; elles commandent de porter à la connaissance de l'équipage les félicitations du capitaine ; or, jusqu'ici j'ai toujours obéi aveuglément à ses ordres, de quelque façon qu'ils me fussent transmis, et je ne puis... »

« Cependant... reprit Johnson, qui redoutait justement l'effet de semblables communications sur l'esprit des matelots. — Mon brave Johnson, répartit Shandon, je comprends votre insistance, vos raisons sont excellentes, mais lisez : »

« Il vous prie d'en témoigner sa reconnaissance à l'équipage. »

« Agissez donc en conséquence, reprit Johnson, qui était d'ailleurs un strict observateur de la discipline. Faut-il rassembler l'équipage sur le pont ? — Faites, » répondit Shandon. »

La nouvelle d'une communication du capitaine se répandit immédiatement à bord. Les matelots arrivèrent sans retard à leur poste de revue, et le commandant lut à haute voix la lettre mystérieuse.

Un morne silence accueillit cette lecture ; l'équipage se sépara en proie à mille suppositions ; Clifton eut de quoi se livrer à toutes les divagations de son imagination superstitieuse ; la part qu'il attribua dans cet événement à capitaine-dog fut considérable, et il ne manqua plus de le saluer, quand par hasard il le rencontrait sur son passage.

« Quand je vous disais, répétait-il aux matelots, que cet animal savait écrire ! »

On ne répliqua rien à cette observation, et Bell lui-même, le charpentier, eût été fort empêché d'y répondre.

Cependant, il fut constant pour chacun qu'à défaut du capitaine, son ombre ou son esprit veillait à bord ; les plus sages se gardèrent désormais d'échanger entre eux leurs suppositions.

Le 1er mai, à midi, l'observation donna 68° pour la latitude, et 56°32' pour la longitude. La température s'était relevée, et le thermomètre marquait vingt-cinq degrés au-dessus de zéro (—4° cent.).

Le docteur put s'amuser à suivre les ébats d'une ourse blanche et de deux ours sur le bord d'un pack qui prolongeait la terre. Accompagné de Wall et de Simpson, il essaya de lui donner la chasse dans le canot ; mais l'animal, d'humeur peu belliqueuse, entraîna rapidement sa progéniture avec lui, et le docteur dut renoncer à le poursuivre.

Le cap Chidley fut doublé pendant la nuit sous l'influence d'un vent favorable, et bientôt les hautes montagnes de Disko se dressèrent à l'horizon ; la baie de Godavnu, résidence du gouverneur-général des établissements danois, fut laissée sur la droite. Shandon ne jugea pas à propos de s'arrêter, et dépassa bientôt les pirouettes d'Esquimaux qui cherchaient à l'atteindre.

L'île Disko porte également le nom d'île de la Baleine ; c'est de ce point que le 12 juillet

1845, sir John Franklin écrivit pour la dernière fois à l'Amirauté, et c'est à cette île aussi que, le 27 août 1859, le capitaine MacClintock toucha à son retour, rapportant les preuves trop certaines de la perte de cette expédition.

La coïncidence de ces deux faits devait être remarquée par le docteur ; ce triste rapprochement était fécond en souvenirs, mais bientôt les hauteurs de Disko disparurent à ses yeux.

Il y avait alors de nombreux ice-bergs sur les côtes, de ceux que les plus forts dégels ne parviennent pas à détacher ; cette suite continue de crêtes se prêtait aux formes les plus étranges.

Le lendemain, vers les trois heures, on releva au nord-est Sanderson-Hope ; la terre fut laissée à une distance de quinze milles sur tribord ; les montagnes paraissaient teintes d'un bistre rougeâtre. Pendant la soirée, plusieurs baleines de l'espèce des *finners*, qui ont des nageoires sur le dos, vinrent se jouer au milieu des trains de glace, rejetant l'air et l'eau par leurs évents.

Ce fut pendant la nuit du 3 au 4 mai que le docteur put voir pour la première fois le soleil raser le bord de l'horizon sans y plonger son disque lumineux ; depuis le 31 janvier, ses orbites s'allongeaient chaque jour, et il régnait maintenant une clarté continuelle.

Pour des spectateurs inhabitués, cette persistance du jour est sans cesse un sujet d'étonnement et même de fatigue ; on ne saurait croire à quel point l'obscurité de la nuit est nécessaire à la santé des yeux ; le docteur éprouvait une douleur véritable pour se faire à cette lumière continue, rendue plus mordante encore par la réflexion des rayons sur les plaines de glaces.

Le 5 mai, le *Forward* dépassa la soixante-douzième parallèle. Deux mois plus tard, il eût rencontré de nombreux baleiniers se livrant à la pêche sous ces latitudes élevées ; mais le détroit n'était pas encore assez libre pour permettre à ces bâtiments de pénétrer dans la mer de Baffin.

Le lendemain, le brick, après avoir dépassé l'île des Femmes, arriva en vue d'Uppernawik, l'établissement le plus septentrional que possède le Danemark sur ces côtes.

CHAPITRE X.—PÉRILLEUSE NAVIGATION

Shandon, le Dr. Clawbonny, Johnson, Foker et Strong, le cuisinier, descendirent dans la baleinière et se rendirent au rivage.

Le gouverneur, sa femme et ses cinq enfants, tous de race esquimaux, vinrent poliment au-devant des visiteurs. Le docteur, en sa qualité de philologue, possédait un peu de danois qui suffisait à établir des relations fort amicales ; d'ailleurs, Foker, l'interprète de l'expédition en même temps qu'ice-master, savait une vingtaine de mots de la langue groënlandaise, et avec vingt mots on va loin, si l'on n'est pas ambitieux.

Le gouverneur est né à l'île Disko, et n'a jamais quitté son pays natal ; il fit les honneurs de sa ville, qui se compose de trois maisons de bois, pour lui et le ministre luthérien, d'une école, et de magasins dont les navires naufragés se chargent de faire l'approvisionnement. Le reste consiste en huttes de neige dans lesquelles les Esquimaux entrent en rampant par une ouverture unique.

Une grande partie de la population s'était portée au-devant du *Forward*, et plus d'un naturel s'avança jusqu'au milieu de la baie dans son kaïak, long de quinze pieds, et large de deux au plus.

Le docteur savait que le mot *esquimaux* signifie *mangeur de poissons crus* ; mais il savait aussi que ce nom est considéré comme une injure dans le pays ; aussi ne se fit-il pas faute de traiter les habitants de « Groënlandais. »

Et cependant, à leurs vêtements huileux de peaux de phoques, à leurs bottes de même nature, à tout cet ensemble gras et infect qui ne permet pas de distinguer les hommes des femmes, il était facile de reconnaître de quelle nourriture ces gens-là faisaient usage ; d'ailleurs, comme chez tous les peuples ichthyophages, la lipre les rongeaient en partie, mais ils ne s'en portaient pas plus mal pour cela.

Le ministre luthérien et sa femme, avec lesquels le docteur se promettait de causer plus spécialement, se trouvaient en tournée du côté de Proven, au sud d'Uppernawik ; il fut donc réduit à s'entretenir avec le gouverneur. Ce premier magistrat ne paraissait pas fort lettré ; un peu moins, c'était un âne ; un peu plus, il savait lire.

Cependant le docteur l'interrogea sur le commerce, les habitudes, les mœurs des Esquimaux, et il apprit dans la langue des gestes que les phoques valaient environ quarante livres (1) rendus à Copenhague ; une peau d'ours se payait quarante dollars danois, une peau de renard bleu, quatre, et de renard blanc, deux ou trois dollars.

Le docteur voulut aussi, dans le but de compléter son instruction personnelle, visiter une hutte d'Esquimaux ; on ne se figure pas de quoi est capable un savant qui veut savoir ; heureusement, l'ouverture de ces cahutes était trop étroite, et l'enragé ne put y passer. Il l'échappa belle, car rien de plus repoussant que cet entassement de choses mortes ou vivantes, viande de phoque ou chair d'Esquimaux, poissons pourris et vêtements infects, qui meublent une cabane groënlandaise ; pas une fenêtre pour renouveler cet air irrespirable ; un trou seulement au sommet de la hutte, qui livre passage à la fumée, mais ne permet pas à la puanteur de sortir.

(1) 1.000 francs.

Foker donna ces détails au docteur, et ce dernier savant n'en maudit pas moins sa corpulence. Il eût voulu juger par lui-même de ces émanations *sui generis*.

« Je suis sûr, dit-il, que l'on s'y fait à la longue. »

A la longue peint d'un seul mot le digne Clawbonny.

Pendant les études ethnographiques de ce dernier, Shandon s'occupait, suivant ses instructions, de se procurer des moyens de transport sur les glaces ; il dut payer quatre livres un traîneau et six chiens, et encore les naturels firent des difficultés pour s'en dessaisir.

Shandon eût également voulu engager Hans Christian, l'habile conducteur de chiens, qui fit partie de l'expédition du capitaine MacClintock, mais ce Hans se trouvait alors dans le Groënland méridional.

Vint alors la grande question à l'ordre du jour : se trouvait-il à Uppernawik un Européen attendant le passage du *Forward* ? Le gouverneur avait-il connaissance de ce fait, qu'un étranger, vraisemblablement un Anglais, se fût fixé dans ces parages ? A quelle époque remontaient ses dernières relations avec des navires baleiniers ou autres ?

A ces questions, le gouverneur répondit que pas un étranger n'avait débarqué sur cette partie de la côte depuis plus de dix mois.

Shandon se fit donner les noms des baleiniers arrivés en dernier lieu ; il n'en reconnut aucun. C'était désespérant.

« Vous m'avouerez, docteur, que c'est à n'y rien comprendre, dit-il à son compagnon. Rien au cap Farewell ! Rien à l'île Disko ! Rien à Uppernawik ! »

« Répétez-moi encore dans quelques jours : rien à la baie de Melville, mon cher Shandon, et je vous saluerai comme l'unique capitaine du *Forward*. »

La baleinière revint au brick vers le soir, en ramenant les visiteurs ; Strong, en fait d'aliments nouveaux, s'était procuré plusieurs douzaines d'œufs d'eider-ducks (2), deux fois gros comme des œufs de poule et d'une couleur verdâtre. C'était peu, mais enfin très-rafraichissant pour un équipage soumis au régime de la viande salée.

Le vent devint favorable le lendemain, et cependant Shandon n'ordonna pas l'appareillage ; il voulut attendre encore un jour, et par acquit de conscience, laisser le temps à tout être quelconque appartenant à la race humaine de rejoindre le *Forward* ; il fit même tirer, d'heure en heure, la pièce de 16 qui tonnait avec fracas au milieu des ice-bergs ; mais il ne réussit qu'à épouvanter des nuées de molly-mokes (3) et de roches (4). Pendant la nuit, plusieurs fusées furent lancées dans l'air, mais en vain. Il fallut se décider à partir.

Le 8 mai, à six heures du matin, le *Forward*, sous ses huniers, sa misaine et son grand perroquet, perdit de vue l'établissement d'Uppernawik et ces perches hideuses auxquelles pendait, le long du rivage, des intestins de phoques et des panses de daims.

Le vent soufflait du sud-est, et la température remonta à trente-deux degrés (0 centig.). Le soleil perçait le brouillard, et les glaces se déserraient un peu sous son action dissolvante.

Cependant la réflexion de ces rayons blancs produisit un effet fâcheux sur la vue de plusieurs hommes de l'équipage. Wolstein, l'armurier, Gripper, Glifton et Bell furent atteints de *snow-blindness*, sorte de maladie des yeux très-commune au printemps, et qui détermine chez les Esquimaux de nombreux cas de cécité. Le docteur conseilla aux malades en particulier, et à tous ses compagnons en général, de se couvrir la figure d'un voile de gaz verte, et il fut le premier lui-même à suivre sa propre ordonnance.

Les chiens achetés par Shandon à Uppernawik étaient d'une nature assez sauvage ; cependant ils s'acclimatèrent à bord, et Captain ne prit pas trop mal avec ses nouveaux camarades ; il semblait connaître leurs habitudes. Clifton ne fut pas le dernier à faire cette remarque, que Captain devait avoir eu déjà des rapports avec ses congénères du Groënland. Ceux-ci, toujours affamés et réduits à une nourriture incomplète à terre, ne pensaient qu'à se refaire avec le régime du bord.

Le 9 mai, le *Forward* rasa à quelques encablures la plus occidentale des îles Baffin. Le docteur remarqua plusieurs roches de la baie entre les îles et la terre, de celles que l'on nomme *Crimson-cliffs* ; elles étaient recouvertes d'une neige rouge comme du beau carmin, à laquelle le Dr. Kane donne une origine purement végétale ; Clawbonny eût voulu considérer de plus près ce singulier phénomène, mais la glace ne permit pas de s'approcher de la côte ; quoique la température tendit à s'élever, il était facile de voir que les ice-bergs et les ice-streams s'accumulaient vers le nord de la mer de Baffin.

Depuis Uppernawik, la terre offrait un aspect différent, et d'immenses glaciers se profilaient à l'horizon sur un ciel grisâtre. Le 10, le *Forward* laissa sur la droite la baie de Hingston près du soixante-quatorzième degré de latitude ; le canal de Lancaster s'ouvrit dans la mer à plusieurs centaines de milles dans l'ouest.

Mais alors cette immense étendue d'eau disparaissait sous de vastes champs, sur lesquels s'élevaient des hummocks réguliers comme la cristallisation d'une même substance. Shandon fit allumer ses fourneaux, et jusqu'au 11 mai, le *Forward* serpenta dans les pertuis sinueux, tra-

(2) Canard-édredon.

(3) Oiseaux des mers boréales.

(4) Sortes de perdrix de rochers.

quant avec sa noire fumée sur le ciel la route qu'il suivait sur la mer.

Mais de nouveaux obstacles ne tardèrent pas à se présenter; les passes se fermaient par suite de l'incessant déplacement des masses flottantes; l'eau menaçait à chaque instant de manquer devant la proue du *Forward*, et s'il venait à être nippé (5), il lui serait difficile de s'en tirer. Chacun le savait, chacun y pensait.

Aussi, à bord de ce navire sans but, sans destination connue, qui cherchait follement à s'élever vers le nord, quelques symptômes d'hésitation se manifestèrent; parmi ces gens habitués à une existence de dangers, beaucoup, oubliant les avantages offerts, regrettaient de s'être aventurés si loin. Il régnait déjà dans les esprits une certaine démoralisation, accrue encore par les frayeurs de Clifton et les propos de deux ou trois meneurs, tels que Pen, Gripper, Waren et Wolsten.

Aux inquiétudes morales de l'équipage se joignaient alors des fatigues accablantes, car, le 12 mai, le brick se trouvait enfermé de toutes parts; sa vapeur était impuissante. Il fallut s'ouvrir un chemin à travers les champs de glace. La manœuvre des scies était fort pénible dans ces floes (6) qui mesuraient jusqu'à six et sept pieds d'épaisseur; lorsque deux entailles parallèles divisaient la glace sur une longueur d'une centaine de pieds, il fallait casser la partie intérieure à coups de hache et d'anspeet, alors on élongeait des ancrs fixés dans un trou fait au moyen d'une grosse tarière; puis la manœuvre du cabestan commençait, et on halait le navire à bras; la plus grande difficulté consistait à faire rentrer sous les floes les morceaux brisés, afin de livrer passage au bâtiment, et l'on devait les repousser au moyen de pèles, longues perches munies d'une pointe en fer.

Enfin, manœuvre de la scie, manœuvre du halage, manœuvre du cabestan, manœuvre des pèles, manœuvres incessantes, obligées, périlleuses, au milieu du brouillard ou des neiges épaisses, température relativement basse, souffrances ophthalmiques, inquiétudes morales, tout contribuait à affaiblir l'équipage du *Forward* et à réagir sur son imagination.

Lorsque le matelot eut affaire à un homme énergique, audacieux, convaincu, qui sait ce qu'il veut, où il va, à quel but il tend, la confiance les soutient en dépit d'eux-mêmes; ils sont unis de cœur avec leur chef, forts de sa propre force, et tranquilles de sa propre tranquillité. Mais à bord du brick, on sentait que le commandant n'était pas rassuré, qu'il hésitait devant ce but et cette destination inconnus. Malgré l'énergie de son caractère, sa défaillance se traduisait à son insu par des changements d'ordres, des manœuvres incomplètes, des réflexions intempestives, mille détails qui ne pouvaient échapper à son équipage.

Et puis, Shandon n'était pas le capitaine du navire, le maître après Dieu; raison suffisante pour qu'on en arrivât à discuter ses ordres; or, de la discussion au refus d'obéir, le pas est rapidement franchi.

Les mécontents rallièrent bientôt à leurs idées le premier ingénieur, qui jusqu'ici restait esclave du devoir.

Le 16 mai, six jours après l'arrivée du *Forward* à la banquise, Shandon n'avait pas gagné deux milles dans le nord. On était menacé d'être pris par les glaces jusqu'à la saison prochaine. Cela devenait fort grave.

Vers les huit heures du soir, Shandon et le docteur, accompagnés du matelot Garry, allèrent à la découverte au milieu des plaines immenses; ils eurent soin de ne pas trop s'éloigner du navire, car il devenait difficile de se créer des points de repère dans ces solitudes blanches, dont les aspects changeaient incessamment. La réfraction produisait d'étranges effets; le docteur en demeura étonné; là où il croyait n'avoir qu'un saut d'un pied à faire, c'étaient cinq ou six pieds à franchir; ou bien le contraire arrivait, et dans les deux cas, le résultat était une chute, sinon dangereuse, du moins fort pénible, sur ces éclats de glace durs et acérés comme du verre.

Shandon et ses deux compagnons allaient à la recherche de passes praticables; à trois milles du navire, ils parvinrent non sans peine à gravir le ice-berg qui pouvait mesurer trois cents pieds de hauteur. De là, leur vue s'étendit sur cet amas désolé, semblable aux ruines d'une ville gigantesque, avec ses obélisques abattus, ses clochers renversés, ses palais cubités tout d'une pièce. Un véritable chaos. Le soleil traînait péniblement ses orbites autour d'un horizon hérissé, et jetait de longs rayons obliques d'une lumière sans chaleur, comme si des substances athermanes se fussent placées entre lui et ce triste pays.

La mer paraissait entièrement prise jusqu'aux limites les plus reculées du regard.

« Comment passerons-nous ? dit le docteur. — Je l'ignore, répondit Shandon, mais nous passerons, dut-on employer la poudre à faire sauter ces montagnes; je ne me laisserai certainement pas saisir par les glaces jusqu'au printemps prochain.

— Comme cela, cependant, arriva au *For*, à peu près dans ces parages. Bah ! fit le docteur, nous passerons... avec un peu de philo-sophie. Vous verrez, cela vaut toutes les machines du monde !

— Il faut avouer, répondit Shandon, que cette année ne se présente pas sous une apparence favorable.

— Cela n'est pas contestable, Shandon, et je

remarque que la mer de Baffin tend à se retrouver dans l'état où elle était avant 1817.

— Est-ce que vous pensez, docteur, que ce qui est maintenant n'a pas toujours été ?

— Non, mon cher Shandon; il y a de temps en temps de vastes débâcles que les savants n'expliquent guère; ainsi, jusqu'en 1817, cette mer demeura constamment obstruée, lorsqu'un immense cataclysme eut lieu, et rejeta dans l'Océan ces ice-bergs, dont la plus grande partie vint s'échouer sur le banc de Terre-neuve. A partir de ce moment, la baie de Baffin fut à peu près libre, et devint le rendez-vous de nombreux baleiniers.

— Ainsi, demanda Shandon, depuis cette époque les voyages au nord furent plus faciles ?

— Incomparablement; mais on remarque que depuis quelques années, la baie tend à se reprendre encore et menace de se fermer, pour longtemps peut-être, aux investigations des navigateurs. Raison de plus, donc, pour pousser aussi avant qu'il nous sera possible. Et cependant nous avons un peu l'air de gens qui s'avancent dans des galeries inconnues, dont les portes se referment sans cesse derrière eux.

— Me conseillerez-vous de reculer ? demanda Shandon en essayant de lire au plus profond des yeux du docteur.

— Moi ! je n'ai jamais su mettre un pied derrière l'autre, et dut-on ne jamais revenir, je dis qu'il faut marcher. Seulement, je tiens à établir que, si nous faisons des imprudences, nous savons parfaitement à quoi nous nous exposons.

— Et vous, Garry, qu'en pensez-vous ? demanda Shandon au matelot.

— Moi, commandant, j'irais tout droit; je pense comme M. Clawtonny; d'ailleurs, vous ferez ce qu'il vous plaira; commandez, nous obéirons.

— Tous ne parlent pas comme vous, Garry, reprit Shandon; tous ne sont pas d'humeur à obéir ! Et s'ils refusent d'exécuter mes ordres ?

— Je vous ai donné mon avis, commandant, répliqua Garry d'un air froid, parce que vous me l'avez demandé; mais vous n'êtes pas obligé de le suivre.

Shandon ne répondit pas; il examina attentivement l'horizon, et redescendit avec ses deux compagnons sur le champ de glace.

(A continuer.)

NOUVELLES GENERALES

Québec, 20 juillet. — Les commissaires des chemins de fer reviennent d'une excursion sur le parcours du chemin de la rive nord. 1,200 hommes sont à l'œuvre entre Québec et Sainte-Anne, et 900 entre Sainte-Anne et Maskinongé. La maçonnerie et les autres travaux avancent rapidement. Dans peu de jours, les locomotives seront sur la ligne, et on commencera la pose des lisses à partir de Québec.

— La punaise à patate a fait son apparition dans un champ voisin de la prison.

— Une lettre de Saint-Casimir, dans le comté de Portneuf, dit que cette paroisse a été récemment visitée par une trombe de grêle qui a presque complètement détruit les espérances de la récolte sur cinquante fermes environ, et pour comble de malheur, voici maintenant que les sauterelles achèvent de réduire à néant ce qu'avait épargné la grêle.

New-York, 19. — Près de mille hommes sont sans ouvrage. On craint des troubles si leur situation n'est pas améliorée. L'un d'entre eux disait l'autre jour, dans une assemblée, qu'il n'avait pas travaillé depuis un an et demi, et que sa famille était réduite à se nourrir de pain et d'eau depuis qu'il était privé d'emploi.

Raguse, 16. — Le corps turc qui est cerné à Metochiza, a proposé de capituler jeudi.

— Les Monténégrins ont occupé tout le district de Gotchka à l'exception de s retranchements commandant la ville, et dans lesquels sont bloqués 2,000 Turcs.

— Un corps de Monténégrins marche sur Nevesinje où sera probablement livré une bataille.

Belgrade, 16. — Une lettre d'Alexinatz raconte que les Cirassiens ont brûlé deux villages bulgares, tuant les hommes et mettant les enfants en pièces.

Raguse, 16. — Des nouvelles de sources slaves annoncent qu'après une résistance désespérée, les Serbes ont été vaincus à Limberg. Les Turcs ont fait sur eux des prises importantes.

Constantinople, 16. — Le gouverneur de Plewna s'avance sur la Serbie à la tête de 2,000 hommes de troupes.

Londres 16. — Une dépêche au *Standard* dit que les Turcs à Bjelina sont bloqués par l'armée Serbe de la Drina. Leur reddition n'est qu'une question de temps.

— Une dépêche spéciale au *News* dit que dans le combat de vendredi, les Monténégrins ont fait 1,500 prisonniers.

— Une dépêche de Constantinople au *Telegraph* dit que les Serbes ont été défaits à Leebovie, en Bosnie, où ils ont laissé 200 morts et 300 blessés sur le champ de bataille, ainsi qu'à Isver où ils ont perdu 900 hommes.

— Le correspondant du *Times* à Constantinople télégraphie ce qui suit par voie d'Odessa :

« Contrairement aux dépêches de source turque, les Serbes ont entouré et bombardé Naovi Bazar. Le gén. Tchernieff a été victorieux à Palanka et à Chierkeny, et il menace

Sophia. Les Monténégrins se sont avancés sous les murs de Mostar. Les communications entre leur frontière et la mer sont rétablies.

— Le Khédive a fait présent à la Porte de 250,000 carabines Snider.

— Les souscriptions volontaires en Turquie pour défrayer les dépenses de la guerre s'élèvent à six cent mille dollars.

— Une dépêche de Parakin au *Times* confirme la nouvelle d'une bataille à Isvar, entre le gén. Leschpavin et Osman Pacha. Les Serbes étaient au nombre de 10,000, et les Turcs de 12,000, avant de recevoir des renforts.

Les Serbes furent contraints de retraiter sous la protection d'une de leurs colonies.

— On rapporte que les Cirassiens et les Bashi Bazouks ont été envoyés dans les districts de la Bulgarie, en dehors de la sphère des opérations, avec ordre de brûler et détruire tout sur leur passage.

— On estime que 20,000 volontaires bosniaques et bulgares ont pris les armes contre la Turquie.

— Une dépêche de Raguse au *Times* dit que les Monténégrins ont détruit, lundi, quatre forts entre Medun et Podgoritz, en repoussant l'armée turque qui s'efforça de prévenir cette opération, laquelle est importante et rend facile la prise de Medun.

— Des informations de quartiers indépendants et bien renseignés assurent que les positions turques ne sont pas aussi favorables qu'on les a représentées.

Londres, 17. — Les nouvelles du théâtre de la guerre se contredisent entièrement, et les versions des correspondants de journaux ne s'accordent pas entre elles. Par exemple, le *Times* de ce matin publiait une dépêche spéciale de Parakin, disant qu'il n'y avait pas eu mercredi de grande bataille entre Osman Pacha et le général serbe Leschpavin, tandis qu'une dépêche de Vienne au *Telegraph*, dit que la défaite du gén. Leschpavin est confirmée. Osman Pacha l'a refoulé de l'autre côté de Simak; on rapporte qu'il a perdu la vie dans l'engagement.

— Le ministère ottoman a permis à l'armée turque de prendre l'offensive.

— Le *Daily Telegraph* publie une dépêche de Berlin qui contient ce qui suit :

« Samedi, les Turcs ont battu les Serbes à Pirot et les ont poursuivis pendant une heure. Ils se sont emparés de toutes les positions qu'occupait le gén. Tchernayeff au commencement de l'action. Tous les rapports, à l'exception de ceux émanant des Turcs, s'accordent à dire que la marche des Monténégrins dans l'Herzégovine a été heureuse, et qu'ils n'ont presque pas rencontré de résistance. »

Constantinople, 17. — Le gouverneur-général de l'Herzégovine télégraphie de Moctar :

« Toutes les nouvelles annonçant les victoires des insurgés en Herzégovine sont dénuées de fondement. Il n'y a pas eu d'autre engagement que celui auquel a pris part Selim Pascha, dans le défilé de Scalan, et dont j'ai donné la nouvelle le 13 courant. Les Monténégrins, qui opèrent dans les montagnes et dans les villages à moitié abandonnés, ne se sont pas encore approchés des positions occupées par les troupes impériales. La nouvelle de la prise de Gatsko, Bilek, Stalotz et Mensesing est une pure invention. Le 13 courant, une compagnie d'infanterie turque est tombée dans une embuscade des insurgés, commandés par le général Paklovick. Elle a subi de grandes pertes, mais à l'arrivée des renforts, les insurgés se sont repliés.

Londres, 18. — Une dépêche de Parakin au *Times* dit, relativement au rapport du général Olympics sur les cruautés exercées par les Turcs, que ceux-ci ont tué plusieurs centaines de femmes et d'enfants en Bosnie. Ils mettent en pièces ces infortunés et les enfants, les jetant en l'air et les recevant sur la pointe des baïonnettes. Ils coupent le nez et la tête aux morts et aux blessés, tandis que les prisonniers turcs blessés sont traités avec la même égalité que les Serbes.

Londres, 19. — Le *Times*, dans un article éditorial sur la guerre serbo-turque, dit que si les journaux publient des nouvelles contradictoires sur le conflit actuel, c'est que chacune de ces deux puissances possède une ligne de télégraphe dont elle a le contrôle immédiat. Tout en voulant bien admettre que le général Tchernayeff n'a pas encore subi de défaite, le *Times* déclare que les Serbes ne pourront résister longtemps aux forces de la Turquie.

Londres, 19. — S'il faut ajouter foi aux rapports des personnes les mieux renseignées sur les phases de la guerre serbo-turque, les succès ont été partagés jusqu'à présent. Toutefois on a la conviction que s'il ne se produit aucune complication, les Serbes, qui ne peuvent disposer que de forces minimes, ne pourront longtemps résister.

Belgrade, 20. — Ce qui suit est officiel :

Le préte Douthitch a mis en déroute 4,000 soldats turcs réguliers mercredi, près de Radasiuz, les chassant vers Nova Varisch après un engagement désespéré qui a duré 7 heures.

Londres, 20. — Une dépêche de Widdin au *Standard* dit que les Serbes ont perdu 2,000 hommes tués à la bataille de Izvar.

Il se retirèrent en traversant la rivière Timok, mais l'ont depuis passée de nouveau.

Jeudi, Osman Pacha a détruit 500 Serbes qui avaient occupé Nova Sella. Peu échappèrent en traversant le Danube.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

ENIGMES

No. 33

Quel est le premier présent que la nature n donne, et le premier qu'elle nous retire ?

No. 34

J'ai la tête haute en tout lieu ; Meurt-on ? je fais une gambade ; Quand on veut prier le bon Dieu, On me donne la bastonnade.

No. 35

Mariez deux notes ensemble : C'est un saint, et Clovis tremble.

No. 36

Un pied de ma longueur Est juste la mesure ; Il l'est de ma largeur, Et pourtant du carré je n'ai pas la figure.

MOTS CARRÉS

No. 8

Vous aimez, j'en suis sûr, mon premier comme chef Mon second est, dans l'Inde, un royaume, une ville ; Mon troisième est un des frères de Joseph ; Théâtre dans Paris, mon quatrième brûle ; Seulement à nier mon dernier est utile.

No. 9

Mon premier est une île, au site gracieux ; Mon second fait la loi dans bien des cas douteux ; Mon troisième sert à lever un fardeau ; Mon quatrième est bien, s'il vous plaît, unoiseau, Et mon dernier, enfin, sent tout-à fait le vieux.

Par V. P. Ile Dupu

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

- | | |
|-----------------------|------------------------------|
| No. 1. Meurs. | No. 17. Plaine. Le pain |
| No. 2. Dans ma montre | No. 18. Tisanes. |
| No. 3. Nulle. | No. 19. Etoile marine. |
| No. 4. Cinna. | No. 20. Tel roi cher. |
| No. 5. Prou. Or peu. | No. 21. Orteil. |
| No. 6. Au roi net. | No. 22. Cérise. |
| No. 7. Mail. | No. 23. Mode y dupe. |
| No. 8. Bon soit. | No. 24. Raille—Il rale. |
| No. 9. Si on y lave. | No. 25. Ohé ! Aé ! Tu y vas. |
| No. 10. On y cure. | No. 26. Ce canal. |
| No. 11. Mon type. | No. 27. L'on va la. |
| No. 12. Qui fera. | No. 28. Ce mal-ci. |
| No. 13. Sa mine. | No. 29. Le sourd. |
| No. 14. Ne parie. | No. 30. Ortie. |
| No. 15. Sortie. | |
| No. 16. Calonne. | |

ANAGRAMME HISTORIQUE

Veto, un Corse la finira.

Communiquée par F. X. VALADE, Longueuil.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 28 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

CHARADES

No. 19.—Fougueux.

ENIGMES

No. 30.—Lit.

No. 31.—Sommeil.

LOGOGRIPIE

No. 5.—Bœuf. Œuf.

PROBLÈME

No. 1.—Joseph, 14, et Jean, 10.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

A toutes les questions : Fred. Ramsay, Côte St. Paul ; F. Bellisle, Worcester ; F. X. Demers, St. Sébastien ; J. E. G., St. Sébastien ; H. Girard, Montréal, Arthur Filatreault.

A toutes, sauf le problème : Dlle H. Jobin, Lévis ; Dlle Elodie Gaucher, Ste. Geneviève ; J. R. et Ar. Pelletier.

Charades : 19, Eug. Rouillard, J. A. Laferrrière, B. E. Pelland, E. Nadeau, Dlle Eug. Dugal, A. S. de C., A. Blondin.

Enigmes : 30 et 31, Is. Enoch Lepage ; 31, E. Rouillard ; 31, J. A. Laferrrière ; 31, B. E. Pelland ; 31, V. P. ; 31, E. Nadeau ; 31, Dlle Eug. Dugal ; 31, A. S. de C. ; 31, A. Blondin ; 30 et 31, D. Perrier, Québec.

Logogriphe : No. 5, J. A. Laferrrière, B. E. Pelland, Dlle Eug. Dugal, A. Blondin, D. Perrier.

Problème : No. 1, Is. E. Lepage, O. Forget, J. H. Doucet, V. P., A. S. de C., A. Blondin, D. Perrier.

— Il est certain que les affaires ont repris en France : une preuve entre mille, c'est le dialogue suivant entre deux commerçants, l'un de la Canebière, l'autre du boulevard Sébastopol :

— Faites-vous beaucoup d'affaires ? demanda le Marseillais.

— Enormément.

— Qu'appellez-vous énormément ?

— Tenez ! pour vous donner une idée de notre correspondance, ma maison de commerce dépense par an 2,500 francs d'encre.

— Té ! répondit le Marseillais, qu'est-ce que c'est que ça ? Moi, mon ami, j'en économise pour 4,000 francs, rien qu'en ne mettant pas les points sur les i.

**

LETTRE MODÈLE

A Sa Majesté Napoléon 3.

Cire,

Gé contreracté sous votre chair oncle deux blessure mortelle qui depuis 46 ans font l'ornement de ma vie, l'une à la gambardite, l'autre à Wagram ; si ses deux anecdotides vous parrasse susceptible d'un burro de tabac je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Afranchir la raiponce.

Caporal JEAN PAULOT.

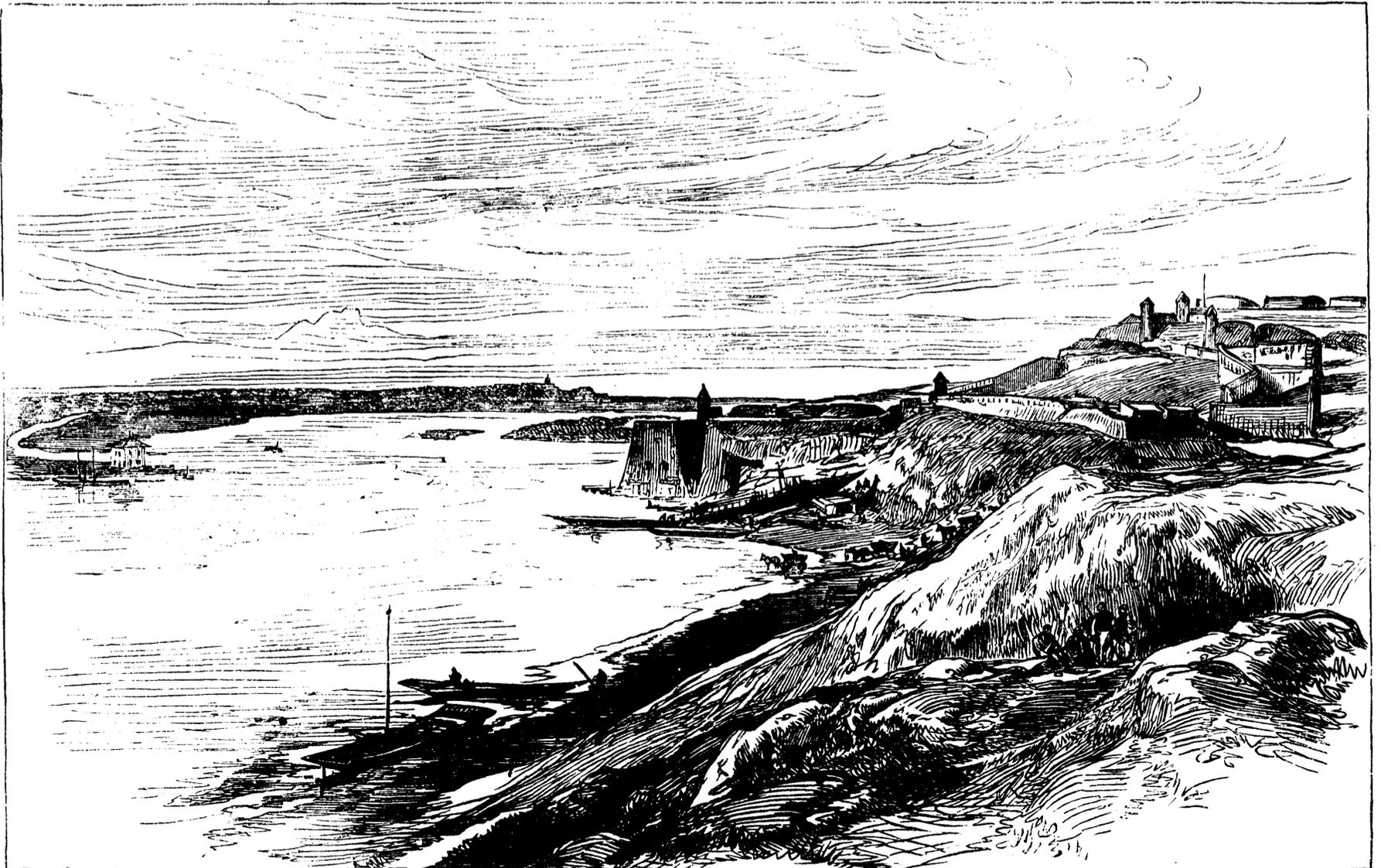
(5) Pincé.

(6) Glaçons.

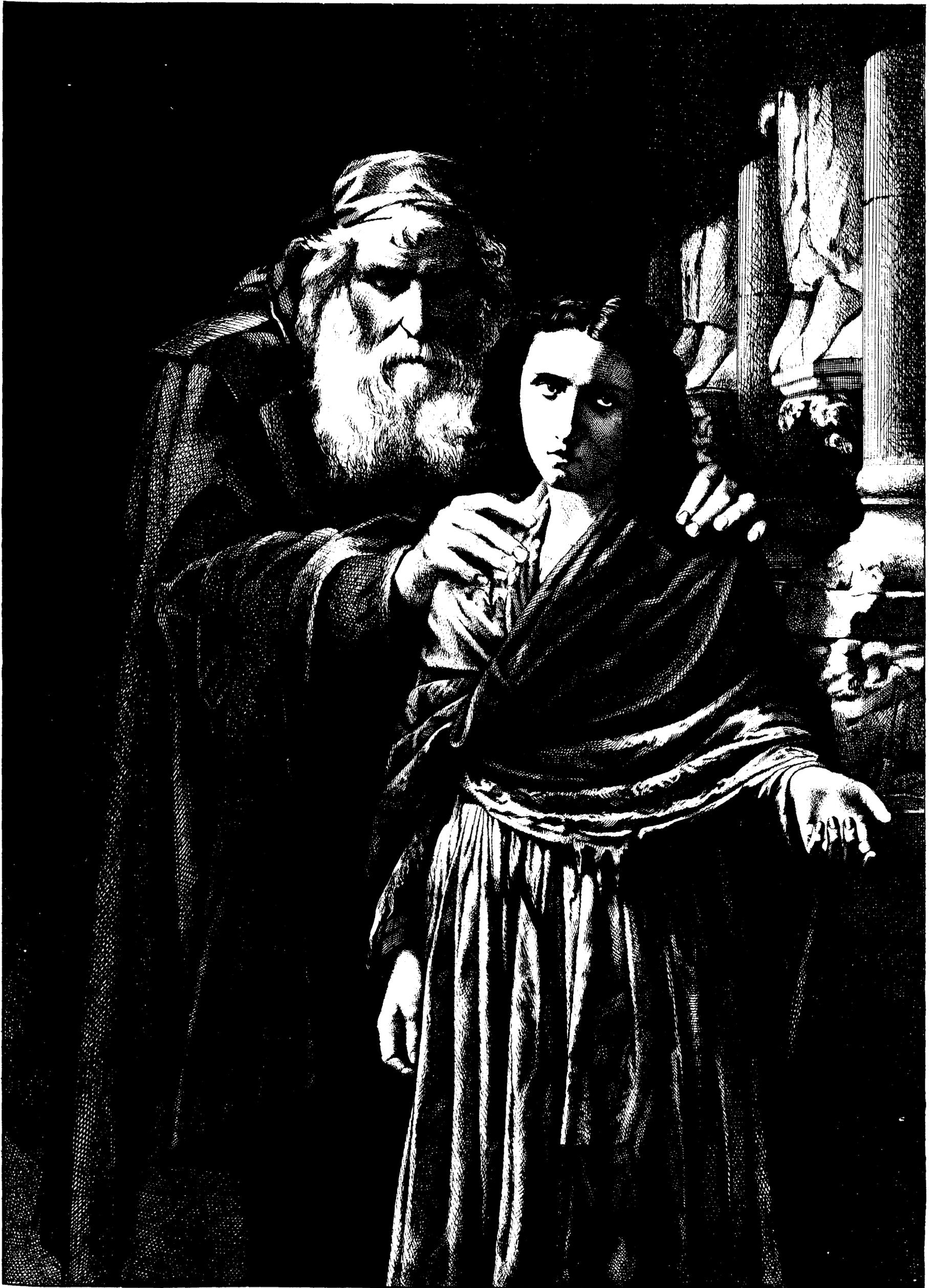
EVENEMENTS D'ORIENT



PRISONNIERS SERBES SUBISSANT L'INTERROGATOIRE DEVANT LE PACHA DE WIDDIN.



LA FORTERESSE DE BELGRADE, AU CONFLUENT DU DANUBE ET DE LA SAVE



NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III
AU LAC DES NEIGES
(Suite.)

—Eh bien, quant à moi, reprit de suite le père Sioui, je dois vous avouer que je fais servir ma langue à autre chose qu'à saliver ou à rouler des aliments sous ma dent. Pour nous autres, chasseurs, la langue est toujours et partout un morceau de choix. Pourquoi tant et de si belles paroles auraient-elles été inventées, si ce n'est pour être proférées? Il n'est pas de son plus agréable à l'oreille que ceux de la voix humaine. Demandez-en des nouvelles aux sourds qui ont recouvré l'ouïe après une longue infirmité, ou à des personnes qui ont passé des années dans une solitude absolue. Plus d'une fois, en chassant, après avoir été plusieurs jours sans rencontrer ni voir personne, je me suis surpris parlant seul dans la solitude, dégageant ainsi mon esprit d'une espèce de rouille ou de croûte qui y adhère promptement par défaut d'usage. Je me défie des grands silences : ils ressemblent à des eaux calmes et sombres qui recouvrent des abîmes. Les hideux crocodiles n'ont pas de langue, mais on connaît leurs larmes. Les bavards ressemblent à des pétards qui font du bruit sans effet, les bouches muettes me représentent les gueules de canon, qui ne résonnent que pour porter la mort. Le conseil de se tourner la langue sept fois dans la bouche avant de parler, donné par un grand saint, ne s'adressait qu'aux femmes, aux avocats et aux membres du Parlement.

—Vous parlez comme un philosophe, mon ami, mais vous oubliez le proverbe : *grand parleur, grand menteur.*

—Les proverbes, je les oublie volontiers, car rien n'est plus menteur qu'un proverbe : ce sont des loups revêtus de peaux d'agneaux, qui, trop souvent dans le monde, prennent la place de principes d'une vérité absolue. Et puis, après tout, une petite menterie tombée de la langue est-elle si odieuse, quand presque toujours, presque partout, dans notre cœur, dans notre esprit, dans nos manières, dans nos regards, notre démarche, nous n'avons que des déguisements? La vie sociale est-elle autre chose qu'un mensonge convenu?

—Allons! allons! père Sioui, calmez-vous, et contez-nous une de ces petites menteries que vous savez si bien apprécier : de notre côté, nous ferons un gros mensonge en vous écoutant sans rire.

—C'est une histoire de chasse que vous voulez entendre, probablement?

—Allez pour une histoire de chasse; hallali! hallali! le fusil à l'épaule, en route, nous vous suivons.

—Avez-vous vos chaussons, cette fois, M. Wilbrod?

—Oui, j'ai mes chaussons, et de plus, je garde aussi mon fusil : vous verrez qu'entre mes mains il ne ratera pas comme dans les vôtres.

—Chaussez aussi vos raquettes, car c'est à la chasse de l'original que nous allons, et il a tombé la nuit dernière une forte bordée de neige. Ça y est-il?

—Ça y est.

—Bon! tant mieux! filons."

Et le père Sioui, assurant son *bouquin* dans sa bouche souriante, se passant ensuite les deux mains sur ses genoux, se mit à conter sur un ton plus bas, et lentement, à la manière des sauvages :

—Il y a deux ans, deux jeunes officiers d'un régiment anglais stationné à Québec, m'engagèrent pour les conduire à la chasse à l'original, en qualité de guide, de porteur, de cuisinier, de *couturier* et de tout ce que bon leur semblerait. Leur bourse était assez bien garnie pour qu'ils ne regardassent pas au salaire. Ils n'y regardèrent pas non plus.

—Comme il était convenu que nous partions pour quinze jours, et sachant que ces officiers n'étaient pas rompus aux fatigues de la marche, qu'ils ne pourraient par conséquent porter de charge, je m'assurai des services de deux jeunes gens du village (1), deux bons hommes éprouvés.

—Nous quitions Québec vers la fin des fêtes, au commencement de février. La saison avait été neigeuse, le temps était des plus favorables pour la chasse à l'original. Nous primes par les derrières du Château-Richer, en nous dirigeant droit au nord. Au bout de trois jours de marche, nous arrivons dans *les Jardins* sans avoir rencontré une seule piste. Nos officiers sont joliment harassés, et demandent à se reposer pendant quelques jours. Leurs désirs sont pour nous des ordres : nous allumons un grand brasier pour brûler la neige, et nous posons leur tente sur la feuille, ou pour mieux dire sur la mousse. Pour nous, notre installation est plus simple : nous nous logeons dans des trous creusés dans la neige, en face du grand feu. Là, après avoir pris un *petit coup*, avoir bien mangé, roulés dans une couverture (2), nous dormons comme des princes."

—Pardonnez-moi, père Sioui, si je vous interromps ; qu'est-ce que vous entendez par *les Jardins*?

—Ah! vous ne connaissez pas *les Jardins*, vous! reprit le père Sioui, sur un ton qui voulait dire : pauvre ignorant!

—*Les Jardins*, monsieur, embrassent une vaste étendue de terrain, jadis ravagé par le feu, commençant à environ quarante milles du fleuve Saint-Laurent et compris entre le Saguenay et le Saint-Maurice, mesurant peut-être cinquante à soixante milles de longueur, sur trente à quarante de largeur. La forêt y a été aplatie sous l'action du feu. En été, vous la traversez au milieu des troncs d'arbres calcinés, les uns à demi pourris, les autres dressant au-dessus de ronces ou de jeunes pousses d'arbres, des *merrens* ou des *andouillers* noirs, qui ressemblent à des bois gigantesques d'original. Attirés par les bluets (airelles) et les framboises qui y viennent en abondance, les ours se complaisent, en été, dans *les Jardins*. Ce dût être un terrible incendie qui ravagea cette région, un incendie qui enjambait par dessus les montagnes, et s'élançait d'un bond d'une rivière à l'autre, qui n'était pas même arrêté par des lacs d'une longueur de plusieurs milles. Rien n'y a été respecté : la vie animale, complètement détruite, ne s'y montre plus que sous la forme des ours ou des orignaux et des caribous, qui, grâce à leurs puissants moyens de locomotion, parcourent en peu de temps de grandes distances. On dirait qu'il y a encore une odeur de mort qui s'exhale de cette forêt anéantie ; les oiseaux ne s'y arrêtent pas même pour se reposer dans leurs migrations ; les rivières et les lacs sont peu poissonneux.

—Rien de plus monotone que l'aspect de cette solitude sur laquelle pèse un silence de mort. On passe d'une vallée à une montagne, d'une montagne à un lac, d'un lac à des masses de rochers calcinés, d'où l'œil découvre une plaine, coupée de ruisseaux, d'étangs ou de rivières, sans que le paysage varie sous nos pas. Toujours et partout des enchevêtrements d'arbres renversés, noircis ou brûlés à forfait, sous lesquels surgissent avec peine des érabes nains, des broussailles de bois d'original, des pousses de sorbier dont les orignaux et les caribous sont friands. Ça et là, tranchant en été sur le bleu de l'horizon, en hiver sur la surface uniforme des neiges, se dressent de grands corps d'arbres ébranchés—ceux-là sur une montagne, ceux-ci dans un vallon. De loin, les rochers ainsi surmontés de flèches élancées vous rappellent les clochers de votre ville de Québec, et dans le vallon, vous vous demandez si cette épinette, émergeant d'une brume épaisse, n'est pas le clocher du village?

—Terre inculte, stérile, vague, sans ressources, sans espérances, où tout ce qui n'est pas mort végétale, voilà *les Jardins*.

—C'est donc par dérision qu'on a donné pareil nom à cette région?

—Comme vous le dites, monsieur : elle mériterait plutôt d'être appelée *le Cimetière*. Cependant, en ma qualité de chasseur, je dois vous avouer que j'y ai ramassé plus d'une belle pièce de gibier. C'est un terrain de chasse réellement avantageux. En été, les caribous, pourchassés

de la forêt, s'y réfugient par troupes nombreuses, soit qu'ils y trouvent abondante pâture de mousses ou de bourgeons tendres, soit que dans ce découvert, d'où ils peuvent apercevoir de loin l'ennemi et le chasseur, ils espèrent trouver un abri et une protection, se fiant en cela à la souplesse de leurs jarrets, qui d'un crac les met hors d'atteinte des armes de la plus longue portée.

—Le lendemain de notre installation aux *Jardins*, de bonne heure dans la matinée, nous tombions sur un *ravage* d'original à environ un mille de l'endroit où nous avions campé. Tout harassés qu'ils étaient, nos deux officiers ne se firent pas tirer l'oreille pour se rendre sur le terrain.

—Quand les neiges deviennent trop abondantes, que l'original ne peut plus vaguer à travers la forêt sans d'extrêmes fatigues, il s'arrête dans un endroit bien garni de jeunes pousses aux bourgeons tendres, où il s'installe seul ou avec sa famille comme un seigneur dans ses domaines. Généralement, il donne la préférence à une colline, du haut de laquelle il a l'œil sur un vaste horizon. Tout autour, il creuse de son sabot un fossé profond, d'un périmètre de plusieurs milles, qui varie de grandeur, suivant l'abondance du pâturage, ou suivant le personnel de la famille. A l'intérieur, des sentiers se croisent en tous sens, d'un bouquet de jeunes érables à une touffe d'arbousiers, où l'heureux sybarite va prendre ses repas. Tous les soirs, il se rend dans un lieu mieux abrité, piétiné à glace et que les chasseurs appellent la salle de bal. Un ravage d'original compte de un à cinq habitants, et quelquefois davantage.

—Il y en avait trois dans celui que nous venions de découvrir, dont un mâle, une femelle et un faon. Après avoir placé nos deux chasseurs dans un endroit favorable, nous fîmes lever les bêtes en les rabattant de manière à les faire passer à bonne portée de fusil. Le mâle prit les devants, la femelle et le faon le suivant de près. Il en advint comme nous avions prévu. En prenant leur course sur l'effroi que leur cause notre présence, ils s'élançèrent à l'aveugle, follement, droit devant eux, à travers les neiges qu'ils soulevèrent par tourbillons. Rien de plus majestueux que cette course effarée. L'homme reste tout saisi de la puissance que Dieu lui a donnée sur la nature. Ces paisibles mais puissants animaux, surpris sur leur terrain par des êtres relativement faibles, qu'ils pourraient écraser d'un seul coup de leur sabot, ne songent même pas à résister. Ils bondissent, ils volent comme emportés par le vent. Leur épaisse crinière, d'un gris brun, se dessine seule ondulant au milieu des neiges soulevées, et montre un but assuré à la balle du chasseur. Nous étions là debout, immobiles, les suivant du regard, quand quatre coups de feu retentirent, et le tourbillon s'affaissa comme par enchantement. Le mâle et la femelle étaient tombés sous les coups des deux jeunes Anglais enchantés de leurs prouesses. La femelle s'est laissée choir dans une touffe de sapins rabougris, autour de laquelle trotte son faon en bramaient d'une façon lamentable.

—Comptant le capturer vivant, l'un des chasseurs s'avance imprudemment sur lui avant d'avoir rechargé son fusil. Le faon avait plus d'un an et était de taille à se défendre, mais il n'en eut pas la peine. Soit qu'elle ait vu venir, soit qu'elle ait flairé son ennemi, la mère, trouvant des forces nouvelles dans son attachement pour son petit, bondit sur ses deux pieds et montre son muffle sanglant, ses narines dilatées, deux yeux flamboyants au-dessus de la tête des sapins. Le chasseur terrifié se rejette aussitôt en arrière, mais dans ce mouvement, les cordons d'une de ses raquettes se délaçant, la raquette lui échappe du pied, et il roule dans la neige. Il est là gisant, craignant de se relever, de peur d'attirer sur lui l'animal qui, d'un bond, peut le broyer sous ses pieds. Il attend sans bouger, regardant, l'œil dans l'œil, le terrible quadrupède dont il a provoqué la colère. Il n'espère de salut que de son ami. Ce dernier recharge son fusil à la hâte, mais les minutes sont

longues dans une pareille position. Nous passâmes tous par un moment de terrible anxiété. Enfin, le fusil est rechargé, un coup retentit et la bête tombe, cette fois, pour ne plus se relever.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE

DE L'IMPORTANCE ET DE L'INTÉRÊT QUE DEVRAIENT PORTER NOS CAPITALISTES À L'AMÉLIORATION PHYSIQUE ET MORALE DE NOTRE JEUNESSE CANADIENNE

M. le Rédacteur,

Depuis longtemps entendons-nous parler de lois projetées pour empêcher le trafic si répandu des boissons enivrantes, et aussi la fréquentation des lieux de débauche. Mais la question est de savoir si l'existence de telles lois serait un véritable remède pour empêcher les égarements de notre intelligente jeunesse canadienne. Nous avons pourtant des capitalistes qui semblent vouloir prendre les moyens d'y remédier, mais en même temps ne semblent pas traiter la question d'une manière assez pratique.

Depuis quelque temps, nous entendons parler de la prochaine formation d'une Société canadienne-française, composée des citoyens les plus respectables de Montréal, et devant avoir pour but de sauver les jeunes gens du gouffre où les entraîne le peu de moyens légitimes qu'ils possèdent pour se distraire.

Cette Société se proposait de construire une école de natation à l'île Sainte-Hélène, sous la tutelle d'un maître-nageur, maintenant en cette ville, et possédant ses diplômes de "l'administration du 4^e régiment de zouaves en Afrique," comme maître-nageur, professeur de boxe française, canne et bâton, aussi pouvant enseigner les mouvements préparatoires aux principes de gymnastique.

Comme la saison est déjà trop avancée pour faire construire un bain ordinaire, on pourrait, cependant, avec peu de frais, établir cette si importante institution ; la construction consisterait en un plan très-économique, qui fut suggéré il y a quelques jours à plusieurs de nos jeunes gens, par le même maître-nageur dont j'ai parlé plus haut.

Maintenant, M. le Rédacteur, cette question n'est-elle pas d'assez haute importance pour que tout capitaliste, vieux ou jeune, de notre nationalité, daigne s'en occuper?

Eux-mêmes n'ont-ils pas des fils qu'ils désirent voir un jour posséder ces connaissances si conformes à l'hygiène, et qui en même temps les mettront dans le meilleur état de pouvoir vaquer d'une manière infatigable aux diverses occupations qui devront assurer le plus bel avenir à leur profit et à celui du pays?

A. H. LAROCHE.

P. S.—C'est après avoir lu les remarques de M. de Boucherville sur l'importance des gymnastiques, que je me suis permis d'écrire mes idées à ce sujet, et j'espère que quelque capitaliste bienveillant de cette ville voudra bien me faire l'honneur de me répondre, car j'ai à cœur de pousser la question jusqu'à bout.

A. H. L.

Le vendredi est généralement considéré comme un jour néfaste, et bien des esprits forts ne commenceraient pas une entreprise ou n'oseraient commencer un voyage le vendredi. Un chercheur américain a voulu démontrer que ce jour prétendu néfaste doit être considéré par ses compatriotes comme un jour heureux pour eux.

En effet, c'est le vendredi 3 août 1492, que Christophe Colomb fit voile à la recherche d'un monde nouveau, et le vendredi 12 octobre suivant qu'il aborda à l'île de San-Salvador. Le vendredi 14 janvier 1493, il repartait pour l'Europe, afin d'y porter les nouvelles de sa découverte, et arrivait en Espagne le vendredi 15 mars 1493, quinze mois après ; le vendredi 13 juin 1494, il arrivait en vue de la grande terre reconnue depuis comme continent.

Poursuivant cette recherche, on arrive à démontrer que c'est un vendredi (15 mars 1497) que le roi d'Angleterre envoyait Jean Cabot sur les traces de Christophe Colomb, que c'est le vendredi 7 septembre 1565 qu'un Espagnol, du nom de Melendez, fonda en Louisiane la ville la plus ancienne des Etats-Unis, celle de Saint-Augustin ; un vendredi aussi, le 10 novembre 1620, qu'un navire amenait à Princetown les premiers émigrants qui devaient former la souche du grand peuple des Etats-Unis.

A ne considérer que cette dernière contrée, on remarque que c'est le vendredi 22 février 1732 que naquit Washington ; le vendredi 16 juin 1776, que fut livrée la bataille de Bunkers-Hill ; le vendredi 7 octobre 1777, que se rendit Saratoga, événement qui décida de l'intervention de la France. Le vendredi 22 septembre 1780, la trahison d'Arnold se découvrit ; un vendredi d'octobre 1781, Yorktown se rendait. Enfin c'était le vendredi 7 juin 1766 qu'avait été lu au congrès de Philadelphie la célèbre déclaration qui consacrait l'indépendance et par suite l'existence des Etats-Unis.

(1) Pour les Hurons, "le village" veut toujours dire la Jeune-Lorette.

(2) Couverture de laine.